Textes Humanités

1. Texte Onimus : le rôle « rêvé » des humanités

« Le moment est venu de revenir aux sources et de réfléchir sur ce mot d'*Humanités* qui définissait l'enseignement des anciens collèges. Humanités pour tous et non seulement pour des privilégiés, humanités vivantes, ouvrant sur la vie actuelle et ses problèmes. Je rêve pour ma part d'une classe de lettres où l'histoire des doctrines et des écoles étant réduite au minimum, on ferait ou on exigerait d'amples lectures d'œuvres entières, dont on demanderait ensuite un compte rendu, suivi de discussion. Une classe où des essais personnels sur des sujets d'actualité et d'expérience morale remplaceraient vos dissertations d'histoire et d'esthétique littéraires. Les sujets d'actualité on peut en puiser dans la littérature de tous les temps : quelle féconde discussion ne susciterait par une lecture rapide d'*Antigone* et quelles leçons de morale ne peut-on tirer d'Homère ? Une telle rénovation ne serait qu'un retour aux sources. N'avons-nous pas eu le tort de prendre la littérature pour une fin en soi ? Qu'importe de connaître les œuvres ou plutôt quelques jugements tout faits sur les œuvres et leurs auteurs si ces œuvres n'ouvrent sur rien de vivant, si l'on ne vous a pas appris à vous en servir ? » (p. 27-28), Jean Onimus, *L'enseignement des Lettres et la vie. Métamorphose d'un métier*, Paris, Desclée de Brouwer, 1965; p. 14-17.

2. Extrait interview Martha Nussbaum (Philomag n°72 Dossier Qu'est-ce qu'une bonne éducation ?)

Interview Philomag n°72

Menacées par les tyrannies marchandes, les humanités sont pourtant essentielles à la citoyenneté, soutient la philosophe américaine Martha Nussbaum. Mais à condition de les élargir au pluralisme des civilisations, à une culture de l'empathie et au jeu des émotions.

MARTHA NUSSBAUM

Figure centrale de la pensée éthique appliquée notamment aux mœurs, elle enseigne à l'université de Chicago. Auteur de *Sex and Social Justice* (« Sexe et Justice sociale ») (Owford University Press), elle soutient Barack Obama.

Vous tirez la sonnette d'alarme pour défendre l'enseignement des humanités dans le système universitaire américain. En quoi l'enseignement des humanités dans l'Université est-il menacé ?
Martha Nussbaum : La crise économique pousse les hommes politiques à essayer d'obtenir des résultats immédiats, à court terme, en matière d'emploi. Dès lors, l'enseignement des humanités est en péril dans les universités publiques. Après beaucoup d'autres qui ont voulu faire de l'Université le moteur de l'économie, le gouverneur de Caroline du Nord explique que chaque cours offert dans l'enseignement public doit désormais générer des emplois, faute de quoi son existence n'est plus justifiée. En 2006 déjà, le rapport de Margaret Spellings, secrétaire à l'Éducation de l'administration Bush, promouvait le profit économique immédiat et un apprentissage très technique au détriment de la recherche scientifique fondamentale, des humanités, des arts et de la pensée critique. Cette crise de l'éducation est mondiale : en Inde, pays du penseur Rabindranath Tagore *[1861-1941]* qui tenait tout un discours sur le soin de « l'âme », les matières humanistes sont aujourd'hui foulées au pied ; en Grande-Bretagne, les départements d'humanités sont fragilisés depuis l'ère Thatcher, etc. **Les États-Unis ont jusqu'à présent eu la chance d'avoir été doté d'un système assez unique où les étudiants du supérieur passent la moitié de leur temps à étudier des cours de culture générale qui les préparent à être de bons citoyens, l'autre moitié étant consacrée à une matière dominante. Ce système qui offre un dépaysement aux étudiants, à travers des enseignements qui n'ont rien à voir avec la profession qu'ils exerceront plus tard, doit plus que jamais être défendu.**

S'agit-il de revenir aux classiques et au vieil héritage humaniste occidental ?
Aujourd'hui, chaque nation est marquée par le pluralisme et l'on ne peut plus affirmer comme hier : « Voici notre tradition, voici qui nous sommes. » De nos jours, en Amérique, combien d'habitants peuvent dire qu'ils ont effectivement quelque chose à voir, de par leurs origines, avec la Grèce ou avec la Rome antiques ? Évidemment, les grands textes de cette période ont eu une influence considérable sur l'histoire de la pensée, mais d'autres textes, issus de traditions différentes, méritent d'être étudiés pour les mêmes raisons. Je pense à ce que nous ont légué l'Inde et la Chine anciennes. Si je continue cependant de m'appuyer sur Platon pour enseigner les débuts de la philosophie, c'est parce qu'il est de loin l'auteur qui donne le plus vie à la pensée critique. Socrate a le don de saisir l'imagination des étudiants qui suivent par ailleurs des cours professionnalisants : son destin qui l'a conduit à mourir pour ses idées leur apparaît comme quelque chose de fascinant. Il est important de lire ces textes, non parce qu'il s'agirait de grands classiques à connaître absolument, constituant un « canon » – cette conception sous-tend une attitude passive de l'élève que je récuse –, mais parce qu'ils nous donnent vie et font de nous de meilleurs citoyens. Aujourd'hui, comme au temps d'Athènes, nos démocraties sont en proie à l'autorité, à la tradition, à des slogans qui passent pour de la sagesse. Tout ce contre quoi Socrate luttait. Certains étudiants m'avouent qu'avant d'avoir lu ses dialogues, ils n'avaient jamais compris qu'il était possible de défendre une position que l'on ne partage pas soi-même. Être capable d'assimiler des arguments défendus au nom d'une position qui n'est pas la vôtre est pourtant crucial pour apprendre à se respecter et à débattre plutôt qu'à se hurler les uns sur les autres. Il est tout autant nécessaire de promouvoir ce que j'appelle une *« imagination empathique »* : soit la capacité à concevoir le monde tel qu'il est *vécu* par quelqu'un d'autre. En tant que citoyens, nous sommes invités à nous prononcer sur les questions relatives à l'appartenance ethnique et à l'orientation sexuelle, mais aussi à porter des jugements sur d'autres pays. Pour y parvenir, il ne suffit pas de s'en tenir aux faits bruts : il faut être capable de comprendre comment le monde est perçu par quelqu'un placé dans une position différente et ce que la position que vous défendez a comme conséquence pour les autres.

Vous défendez la *« pédagogie socratique »* en vous appuyant sur des penseurs aussi différents que le pédagogue suisse Johann Heinrich Pestalozzi *[1746-1827],* le philosophe américain John Dewey *[1859-1952]* ou Rabindranath Tagore. Qu'ont-ils en partage ?
L'idée que les étudiants ne doivent pas être de simples réceptacles passifs à qui il s'agirait d'ingurgiter une sagesse traditionnelle. Tagore va jusqu'à laisser aux étudiants le soin de planifier le déroulement de leur journée ; il ne leur fait pas cours et se contente de poser des questions, de manière comparable à Socrate. Tous défendent l'idée d'une éducation « globale », dépassant le cadre de leur propre culture. L'enseignement de Tagore, dont les étudiants venaient du Japon, des États-Unis et de Grande-Bretagne, portait sur les grandes religions du monde, l'histoire de toutes les cultures. Enfin, ces penseurs partagent l'idée d'une imagination empathique, que l'initiation à l'art a la vertu de développer. Compositeur, peintre, chorégraphe, Tagore faisait danser et chanter ses étudiants, car, pour lui, il était bien plus important qu'ils ressentent les choses au plus profond de leur corps plutôt que de rester assis derrière leur table. Aujourd'hui, dans de nombreuses écoles américaines, l'enseignement de la période des droits civiques passe par une mise en scène théâtrale où tel enfant joue par exemple le rôle de Rosa Parks *[citoyenne américaine noire qui refusa en 1955 de céder sa place à un Blanc dans un bus, inaugurant par ce geste le mouvement pour la fin de la ségrégation].* C'est une expérience très puissante que de ressentir dans sa propre chair ce que signifie d'être stigmatisé – une expérience que la lecture seule n'offre pas.

Vous défendez un rapport d'égalité entre le professeur et l'élève en vous fondant sur l'égalité de parole dans le dialogue socratique. Mais, chez Socrate, ne s'agissait-il pas d'une fiction ?
Bien entendu. En réalité, il ne s'agit pas pour moi de défendre le modèle d'une école où les étudiants décideraient de ce qu'ils veulent apprendre. Dans ma vision, le professeur a évidemment conscience de ce

qu'il souhaite transmettre. À charge pour lui, ensuite, de mettre en place cette fiction d'égalité pour faire passer ce qu'il souhaite. Lorsque, au cours de ma carrière, on me confia un cours devant cinq cents étudiants à Harvard, je ne savais pas comment m'y prendre. On m'a alors rapporté une anecdote sur mon prédécesseur qui m'a durablement marquée : il s'était un jour présenté devant ses élèves en piteux état pour leur dire qu'il était resté éveillé toute la nuit après s'être rendu compte que tout ce qu'il leur avait dit la veille ne tenait pas. Dans la mesure où il rejouait régulièrement cette scène, c'était peu ou prou une fiction. Mais une fiction qui avait le mérite de faire saisir aux étudiants l'humilité nécessaire sur le plan intellectuel pour qui a la prétention de se mettre en quête de la vérité ; l'orgueil, le statut social, rien de tout cela ne doit venir interférer dans cette quête.

Vous insistez également sur la dimension ludique et esthétique de l'éducation…
C'est par le jeu que les enfants parviennent à surmonter leur peur du monde qui les entoure. Les bons parents sont ceux qui aideront leurs enfants à vaincre leur peur, par exemple en leur faisant jouer le rôle du tigre qu'ils appréhendent tant. Le jeu nous ouvre à des horizons plus larges. Plus tard, à l'âge adulte, il prend des formes plus sophistiquées : au théâtre, on met en scène des fictions qui possèdent un rapport indirect avec le temps présent.

Qu'est-ce qui distingue selon vous l'éducation européenne et américaine ?
Le rapport à l'autorité, la vision hiérarchique de l'enseignement. Dans les années 1980, lorsque j'ai rencontré pour la première fois des professeurs de philosophie français, j'ai été très surprise de les voir si peu échanger avec les étudiants, sur le mode questions-réponses qui prévaut aux États-Unis, où nous sommes sur un pied d'égalité avec nos étudiants et où seule compte la qualité des interventions. Les longs monologues des professeurs français n'étaient pas sans me rappeler ceux de Protagoras dans le dialogue platonicien, dont Socrate disait qu'ils avaient peu à voir avec la philosophie, fondée non sur la pratique de longs discours, mais sur l'échange d'arguments. Le mal est fait dès lors qu'on se soustrait à la critique… Le modèle hiérarchique ne favorise pas la production d'une grande pensée philosophique. Sartre fut un grand philosophe *en dépit* du fait qu'il se plaçait dans une position de supériorité. Quant à Heidegger, je pense qu'il était un mauvais philosophe précisément parce qu'il se présentait comme une autorité au-dessus de ses disciples. Pour en revenir à la France, il me semble que les choses ont évolué depuis les années 1980. Grâce au plus grand nombre de femmes professeures notamment, une place plus grande a été accordée à la discussion.

Faute d'emprunter le chemin d'une bonne éducation telle que vous la défendez, quels sont les périls qui se dressent devant nous ?
Dans les dialogues de Platon, on voit certains individus très fiers d'eux-mêmes alors qu'ils n'ont rien à dire. Ils empruntent la voie livrée par la tradition et l'autorité, sans écouter les arguments échangés de part et d'autre. Le risque est de voir la démocratie se fragiliser rapidement, avec des individus qui cèdent à la pression de leurs pairs ou à l'autorité et finissent par accomplir des actes dramatiques. C'est exactement ce qui s'est produit en Allemagne dans les années 1930. Les expériences du psychologue Solomon Asch *[1907-1996]* montrent que, dans des situations d'injustice, il suffit qu'une seule personne se lève et conteste le cours des choses pour que d'autres en fassent de même. Aux États-Unis, les personnes en charge de la formation des futurs hommes d'affaires vous expliquent que des catastrophes comme la faillite de l'entreprise Enron *[en décembre 2001]* sont le produit d'une culture du suivisme, de la pression des pairs et de l'autorité. Il est dès lors extrêmement important de favoriser un esprit critique favorable à la dissension et à la contestation.

Vous défendez l'idée d'une éducation qui permettrait à chacun de déployer son potentiel d'empathie. Mais n'est-ce pas là une vision irénique quand les textes classiques enseignent la permanence de l'inimitié et du conflit entre les hommes ?

En chaque personne se joue un conflit entre la compassion et l'égoïsme narcissique, qui traverse chaque individu intérieurement, avant même d'opposer des groupes l'un à l'autre. J'ai beaucoup travaillé sur le dégoût : c'est parce que les individus sont incapables d'accepter leur faiblesse, leur mortalité, qu'ils projettent leur dégoût d'eux-mêmes sur les autres. Une meilleure compréhension de nous-mêmes est donc nécessaire pour éviter de nous comporter ainsi avec les autres. Le poète Walt Whitman *[1819-1892]* imagine une Amérique où l'éducation aurait vaincu les forces sombres qui nous traversent – pensait-il qu'un jour un tel scénario pourrait advenir ou s'agissait-il d'une fiction ? Il y a toujours une lutte entre ce que nous sommes, comme êtres réels, et les idéaux que nous poursuivons. De sorte que nous sommes voués à l'instabilité.

Propos recueillis par **JULIEN CHARNAY**